

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1848-1849 : L'exil en Angleterre](#)[Collection](#)[1849 \(1er janvier - 18 juillet\) : De la Démocratie en France.](#)
[Guizot reprend la parole](#)[Item](#)[Brompton, Jeudi 28 juin 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

Brompton, Jeudi 28 juin 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Eloignement](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Posture politique](#), [Relation François-Dorothée](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1849-06-28

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais

CoteAN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 11

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

Brompton. Jeudi 28 juin 1849, 3 heures

J'espérais vous voir un moment ce matin. J'aime même les moments. Mais il est 3 heures. Vous ne viendrez pas. J'écris donc. Je rectifie votre nouvelle à l'Impératrice sur mes assiduités au bal. Je viens de vérifier mon tableau d'invitations en Mai et Juin. J'ai mené deux fois Pauline au bal (Henriette n'y va pas) et elle y est allée deux fois sans moi. Est-ce assez pour que ce soit drôle ? Je tiens à ma rectification parce que je suis de votre avis dans l'état de mon pays et dans mon état à moi hors de mon pays, le bal ne me convient pas. Je n'irai certes jamais sans mes filles, et comme vous le voyez, je ne les y mène que bien peu. 4 heures et demie Je reprends ma lettre. Je ne veux pas que [vous] soyez tout demain sans moi. Votre tristesse me pèse douloureusement, quoi que je fusse bien fâché si vous n'étiez pas triste. Depuis bien longtemps, je ne vous vois pas, je ne pense pas à vous sans avoir devant les yeux cette amère séparation. Elle est inévitable. J'ai tardé autant que je l'ai pu décemment, à rentrer dans mon pays. Je ne puis pas ne pas y rentrer, et ne pas saisir le bon moment d'y rentrer. Et en y rentrant, je ne puis pas ne pas aller d'abord m'établir au Val-Richer. Toutes les nécessités de toute sorte, tous les avis de tous mes amis m'en font une loi. Si vous pouviez croire que j'en suis, que j'en serai aussi triste que vous ! Si vous saviez tout ce que sont pour moi votre affection, votre conversation, votre présence, notre intimité ! Vous me manquez déjà tant quand nous sommes près, quand nous nous verrons demain ! Que sera-ce quand nous serons loin, et sans savoir quand nous nous verrons ? Je suis plus enclin que vous à l'espérance, à la confiance. Vous viendrez bientôt à Paris. Vous y resterez plus longtemps que vous n'aurez dit. Nous nous y rejoindrons plus souvent que nous ne l'attendons. Je crois cela. Je le crois vraiment. Croyons le ensemble. Nous serons encore bien assez tristes. En le croyant, nous ferons bien mieux ce qu'il faudra pour que cela soit. J'aime mieux vous l'écrire que vous le dire. Je compte partir du 15 au 20 juillet. Je ne veux pas manquer le moment opportun et que tout le monde juge opportun. Tout le monde s'attend à me voir revenir bientôt. On ne comprendrait pas pourquoi je tarde plus longtemps et si je tardais longtemps, on demanderait ensuite pourquoi je reviens. De plus, le bail de ma maison finit le 18 Juillet. J'espère que d'ici là le choléra aura quitté Paris, et que vous aussi vous y retournerez vers la même époque. Quand nous serons ensemble en France, ce sera un commencement de réunion. Je ne puis pas vous parler d'autre chose, quand même j'aurais autre chose à vous dire. Je mettrai, cette lettre à la poste en allant dîner. Vous l'aurez demain, à je ne sais quelle heure. Après-demain. nous aurons quelques bonnes heures. J'espère que cela ne tient pas uniquement à mon tour d'esprit, plus optimiste que le vôtre ; mais j'ai la confiance que nous aurons encore de bonnes années. J'ai une peine immense à me figurer que je n'aurai pas ce que je désire ardemment. J'ai pourtant assez vécu pour savoir que je m'y suis souvent trompé. Adieu, adieu. Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Brompton, Jeudi 28 juin 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1849-06-28.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 19/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/2989>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Jeudi 28 juin 1849

Heure 3 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Richmond

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Brompton (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 18/01/2024

2323

Prompton - Jeudi 28 Juin 1849
3 heures

J'espérois vous voir en moment
ce matin. J'aime même le moment. Mais
il est 3 heures. Vous ne viendrez pas. J'écris
donc.

Je rectifie votre nouvelle à l'Impératrice
sur me assister au bal. Je viens de vérifier
mon tableau d'invitations en Mai et Juin. J'ai
même deux fois Pauline au bal (Henriette
n'y va pas), et elle est en effet deux fois
sans moi. Est-ce assez grossier que ce soit drôle?
Je tiens à ma rectification parce que je suis
de votre avis. Dans l'état de mon pays, et
dans mon état à moi hors de mon pays, le
bal ne me convient pas. Je n'irais certes
jamais sans mes filles, et comme vous le
voyez, je ne les y mène que bien peu.

4 heures et demie.

Je reprends ma lettre. Je ne veux pas que
soyez tout demain sans moi. Votre tristesse
me pèse douloureusement, quoi que je fasse
bien fâché si vous n'êtes pas triste. Depuis
bien longtemps, je ne vous vois pas, je ne pleure
pas à vous sans avoir des ans les yeux cillés

Amère réparation. Elle est inévitable. J'ai tanté,
autant que je l'ai pu décentement, à rentrer
dans mon pays. Je ne puis pas ne pas y
rentrez, et ne pas saisir le bon moment d'y
rentrez. Et en y rentrant, je ne puis pas ne
pas aller d'abord m'établir au Val Richer.
Toutes les nécessités de toute sorte, tous les avis
de tous mes amis m'en font une loi. Si vous
pouviez croire que j'en suis, que j'en serai
aussi triste que vous ! Si vous sachiez tout
ce que sont pour moi votre affection, votre
conversation, votre présence, votre intimité !
Vous me manquez déjà ^{tant} quand nous sommes
près, quand nous nous verrons demain !
Lui dira-t-elle quand nous serons loin, et sans
savoir quand nous nous verrons ? Le suis-je
plus anclin que vous à l'espérance, à la
confiance. Vous viendrez bientôt à Paris.
Vous y resterez plus longtemps que vous
n'auriez dit. Nous nous y rejoindrons plus
souvent que nous ne l'attendons. Je crois
cela. Je le crois vraiment. Croyons-le ensemble.
Nous serons encore bien assez tristes. En le
croyant, nous ferons bien mieux ce qu'il
faudra pour que cela soit.

J'aime mieux vous l'écrire que vous

le dire. Je compte
Je ne veux pas me
et que tout le monde
le monde s'attende.
On ne comprendrait
plus longtemps, et
demanderait ensuite
le bair de ma ma
J'espère que d'ici
Paris, et que vous
avec la même ép
ensemble en France
de réunion.

Je ne puis pas
quand même j'ai
Je mettrai cette lettre
dieu. Vous l'aurez
quelle heure. Après
quelques bonnes heures
pas uniquement
optimiste que le
que nous aurons
J'ai une peine im
je n'aurai pas
J'ai pourtant espoir
je m'y suis sou
Adieu. Adieu.

évitable. J'ai tardé,
moment, à rentrer
pas ne pas y,
bon moment d'y
ne puis pas ne
au Val Riches.
Sorte, tous les avis
une loi. Si vous
que j'en serai
vous, sachiez tout
ne affection, votre
notre intimité!
Quand nous sommes
vous demain!
vous loin et sans
vous? Le soir
impénance, à la
bientôt à Paris.
que vous
rejoindrons plus
mélanc. Je crois
Croyons-le ensemble.
tristes. En la
sioux ce qu'il
Cherine que vous

le dire. Je compte partir du 15 au 20 Juillet.
Je ne veux pas manquer le moment opportun,
et que tout le monde juge opportun. Tout
le monde s'attend à me voir revenir bientôt.
On ne comprendrait pas pourquoi j'en tarde
plus longtemps, et si je tardais longtemps, on
demanderait ensuite pourquoi je reviens. Enfin,
le bail de ma maison finit le 18 Juillet.
J'espère que d'ici là le choléra aura quitté
Paris, et que vous aussi, vous y retournerez
vers la même époque. Quand nous serons
ensemble en France, ce sera un commencement
de réunion.

Je ne puis pas vous parler d'autre chose,
quand même j'en aurais autre chose à vous dire.
Je mettrai cette lettre à la poste en allant
diner. Vous l'aurez demain, à je ne sais
quelle heure. Après demain, nous aurons
quelques bonnes heures. J'espère que cela ne tient
pas uniquement à mon touss d'esprit, plus
optimiste que le vôtre; mais j'ai la confiance
que nous aurons encore de bonnes années.
J'ai une peine immense à me figurer que
je n'aurai pas ce que je désire ardemment.
J'ai pourtant assez vécu pour savoir que
je m'y suis souvent trompé. Adieu. Adieu.
Adieu. Adieu.